



Maxence Segard

Les Alpes occidentales romaines Développement urbain et exploitation des ressources de montagne (Gaule Narbonnaise, Italie, provinces alpines)

Publications du Centre Camille Jullian

Introduction

DOI : 10.4000/books.pccj.116
Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance
Lieu d'édition : Aix-en-Provence
Année d'édition : 2009
Date de mise en ligne : 13 février 2020
Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine
ISBN électronique : 9782957155705



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Référence électronique

SEGARD, Maxence. *Introduction* In : *Les Alpes occidentales romaines : Développement urbain et exploitation des ressources des régions de montagne (Gaule Narbonnaise, Italie, provinces alpines)* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2009 (généré le 03 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/116>>. ISBN : 9782957155705. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.116>.

Introduction

1. Histoire de la recherche

Vues à travers le filtre des auteurs antiques, les Alpes ont une image associée au caractère hostile et répulsif de la montagne. Cette image qui tient du *topos* littéraire relève pourtant d'une réalité propre aux régions de montagne : la difficulté d'accès et de franchissement, liée au relief et aux conditions climatiques. La principale caractéristique de la montagne est en effet de juxtaposer des zones basses (les vallées) et des reliefs plus ou moins abrupts et élevés. Pour l'époque romaine, cette juxtaposition a été traduite en termes d'opposition entre des zones basses romanisées, et des montagnes occupées par des populations indigènes peu civilisées. Les premières seraient densément peuplées et exploitées dans le cadre de la mise en place d'une économie spéculative, dont la ville et la *villa* seraient les représentants les plus évidents ; elles sont opposées aux zones de montagne, austères et difficiles d'accès, exploitées par les populations locales, et au cœur d'une économie vivrière traditionnelle en marge des innovations romaines. Pour cette raison, les Alpes sont d'abord perçues comme des espaces à franchir, où s'arrêter ne présente aucun intérêt, et qui peuvent même être dangereux. L'importance qui leur est accordée comme zone de passage explique en partie l'indifférence pour des espaces de montagne qui, en dehors des cols, ne présentaient aucun intérêt économique. Cette vision est pourtant associée de façon paradoxale à l'image de régions de montagne qui présentent une grande diversité de milieux, et offrent pour cela des ressources variées qui ne pouvaient pas être négligées. Les forêts, les pâturages, les mines et les carrières sont autant de richesses naturelles offertes à qui sait se les approprier et les exploiter.

Ce schéma est celui qui a été couramment repris, dans la mesure où rien ne venait le remettre en cause ou le renouveler. Les recherches menées sur les Alpes occidentales préromaines et romaines ont ainsi, à l'image des travaux de G. Barrauol et J. Prieur, repris l'image offerte par la littérature latine, en consacrant des développements finalement peu importants à l'économie. De façon générale, les travaux sur les Alpes romaines, pourtant nombreux, se sont reportés sur des espaces et des

thématiques qui jouissent d'une solide documentation. Pour cela, ils se sont concentrés sur les épisodes de la conquête, l'administration des régions alpines, et l'intégration des populations. Ces recherches ont en cela contribué à accentuer le fossé entre les zones basses, bien documentées, et la montagne. La documentation pourtant ne manque pas, mais elle est dispersée, comme le montre très bien l'*Atlas Culturel des Alpes occidentales* paru récemment (Jourdain-Annequin 2004). Le partage historique des Alpes occidentales a en effet conduit à une segmentation de la recherche entre l'Italie, la France et la Suisse. L'ensemble de l'Italie nord-occidentale est marquée par les travaux de P. Barocelli, dont l'activité archéologique durant la première moitié du XXe s. a abouti à de nombreuses publications, dont la *Forma Italiae* qui recense l'ensemble des découvertes. Depuis, les recherches sur la Ligurie et le Piémont romains sont nettement moins développées, vivant en quelque sorte sur l'imposant héritage de P. Barocelli. Les travaux se concentrent surtout aujourd'hui sur l'important corpus épigraphique, mais également sur les sites archéologiques très riches de la plaine du Pô. La synthèse pilotée par la Surintendance du Piémont en 1998 illustre cette tendance de la recherche (Mercando 1998). En Suisse, pour laquelle seul le Valais sera considéré ici, la recherche est récente et doit beaucoup à la mise en place d'une politique d'archéologie préventive. C'est ce qui a contribué à la très bonne connaissance qu'on a aujourd'hui de la ville de Martigny ; c'est également au suivi systématique des grands aménagements qu'on doit la découverte et la fouille remarquable des habitats dits « indigènes » du Haut-Valais. Le versant français est de son côté très bien documenté, et il est le seul qui a fait l'objet de grandes synthèses qui, quoique anciennes, font toujours référence. Les travaux de J. Prieur en particulier ont pour la première fois dressé un tableau complet des institutions, de la vie culturelle, religieuse et économique des provinces alpines (Prieur 1968 et 1976). Ce vaste panorama s'appuyait sur un inventaire complet des sources écrites et épigraphiques, mais également des découvertes archéologiques. À la même époque, en s'appuyant parfois sur des sources identiques, G. Barrauol traitait des peuples alpins dans une thèse plus générale sur *Les peuples préromains du sud-est de la Gaule* (Barrauol 1969). Il essayait en particulier d'identifier les peuples mentionnés par les sources écrites

et de localiser leur territoire. Un inventaire des différentes ressources économiques des pays de montagne y était également dressé, principalement à partir de la documentation d'époque romaine ou plus tardive.

Depuis ces travaux anciens, la documentation archéologique s'est renouvelée, mais de façon inégale. Les volumes alpins de la *Carte Archéologique de la Gaule*, parus dans les années 1990, permettent d'évaluer l'importance des découvertes anciennes et des nouvelles recherches. Les fouilles archéologiques récentes concernent avant tout les Alpes du Nord, à l'image de sites tels que Gilly, Châteauneuf, Faverges ou Annecy. Réalisées pour la plupart par des amateurs (à l'exception d'Annecy), elles témoignent du dynamisme des sociétés savantes de Savoie et de Haute-Savoie qui perpétuent des traditions anciennes. Dans le même temps, l'important corpus épigraphique de la cité de Vienne a fait l'objet d'une étude approfondie qui a conduit à la parution en 2004 des *Inscriptions Latines* de la cité de Vienne, mais également à de nombreuses publications thématiques ou traitant de régions particulières (Rémy 1998, 2002a et 2004-2005). La partie méridionale des Alpes françaises a quant à elle bénéficié de façon inégale des programmes de recherches pilotés depuis les centres universitaires d'Aix-en-Provence et Nice. Certaines régions, qui apparaissaient jusqu'alors comme les « parents pauvres » de l'archéologie alpine, ont été l'objet de programmes de recherche importants qui les ont mises au premier plan. C'est le cas de l'actuel département des Hautes-Alpes, où se sont développés des travaux sur le pastoralisme, les activités minières ou encore les formes d'implantation de la période romaine. Les massifs les plus méridionaux, qui présentent pour la plupart des milieux très contrastés, et où la haute montagne est moins présente, sont ceux qui ont le plus bénéficié des programmes de recherches. C'est surtout le cas dans les Alpes-Maritimes, où les recherches entreprises dans le cadre des travaux du CEPAM (Centre d'Études, Préhistoire, Antiquité, Moyen Âge) contribuent au renouvellement des connaissances sur l'occupation de la partie méridionale de l'arc alpin (Arnaud, Gazenbeek 2001).

Ces différentes recherches ont contribué à dresser un tableau de plus en plus précis des modalités de l'occupation de la montagne alpine. Cependant, elles ont surtout favorisé les fonds de vallées, plus favorables aux prospections au sol, et où les découvertes les plus importantes avaient été réalisées. Par ailleurs, le renouvellement des données s'est rarement affranchi des limites administratives ou culturelles. Les nombreuses agglomérations fouillées dans la cité de Vienne, sans doute la région alpine la mieux documentée sur cette question, n'avaient ainsi jusqu'à deux colloques récents jamais été confrontées entre elles et avec celles d'autres régions

alpines. Les confrontations inter-régionales trop rares ont en outre rendues difficiles, pour ne pas dire impossible, une réflexion forte sur l'économie des régions alpines. La dispersion de la recherche a plus souvent conduit à s'attacher à restituer la vie des populations alpines en s'appuyant uniquement sur une documentation locale mêlée d'observations et de considérations sur l'immuabilité de la vie en montagne. Les découvertes archéologiques, pour la plupart réalisées dans les vallées, venaient conforter l'image de vallées romanisées. Dans cette perspective, la rareté des données sur la montagne ne pouvait que conforter l'image d'un milieu peu occupé et marginal. Le colloque tenu en 1989 à Belley, et intitulé *Peuplement et exploitation du milieu alpin (Antiquité et Haut Moyen Âge)*, révèle les réticences et en même temps la difficulté d'aborder la question des ressources de la montagne à l'époque romaine (Chevallier 1991). Seules deux contributions concernent les ressources de la montagne. L'une est consacrée aux carrières de marbre alpines (Braemer 1991). On doit l'autre à D. Paunier, le seul à s'essayer à une synthèse générale sur le peuplement et l'exploitation des Alpes suisses à l'époque romaine, malgré le constat préliminaire de la rareté des sources (Paunier 1991). Ce bilan insistait bien sur les difficultés à parler de la montagne elle-même, et la nécessité de renouveler une documentation souvent maigre, seule démarche susceptible d'établir les nouveaux jalons d'une histoire de l'économie de la montagne alpine. C'est le même constat qui a été établi plus récemment par C. Jourdain-Annequin, à travers une revue générale des connaissances sur les sociétés montagnardes et en cherchant à dégager quelques grands axes pour les recherches à entreprendre (Jourdain-Annequin 2002).

L'évolution de la recherche archéologique dans les années 1990 et le développement de recherches sur la montagne pyrénéenne ont justement montré les possibilités offertes par ce milieu. Le renouvellement de la documentation archéologique, l'enquête approfondie dans certains secteurs privilégiés et l'appel aux disciplines paléoenvironnementales représentaient les trois clés permettant d'ouvrir une voie nouvelle à l'étude de la montagne (Sablayrolles 2001a). À la même époque, la réussite des travaux sur la Basse Provence a conduit P. Leveau à entreprendre une démarche similaire dans les Alpes méridionales. La mise en place de programmes de recherches a permis d'étendre les réflexions développées en Provence aux montagnes méditerranéennes, et d'y poursuivre la collaboration avec les paléoenvironnementalistes. C'est dans le cadre d'un programme collectif de recherches qu'ont été entreprises des opérations archéologiques sur la moyenne et la haute montagne, dans la haute vallée de la Durance et le Champsaur. C'est également à l'initiative de P. Leveau que deux programmes pluridisci-

plinaires ont conduit à élargir l'enquête, en y intégrant une composante paléoenvironnementale. Associant archéologues, palynologues puis géochimistes, ils ont permis d'envisager une histoire du peuplement de la montagne et des activités humaines dans la longue durée. C'est en s'appuyant sur ce renouveau de la recherche qu'a été conduit un premier bilan, consacré de façon spécifique à l'époque romaine (Segard 2001). Centré sur la partie méridionale des Alpes françaises, il montrait l'intérêt de regrouper une documentation éparse, rarement traitée en dehors du cadre régional. En outre se dégagait la nécessité, face à une documentation squelettique sur l'économie des régions alpines, de faire appel aux collaborations avec les disciplines paléoenvironnementales. La même année, deux publications venaient faire un premier bilan des travaux menés dans les Pyrénées (Sablayrolles 2001a et 2001b). Dans les actes d'un colloque tenu en 1997 à Toulouse, R. Sablayrolles évoquait en particulier « l'irréalisable puzzle » que constituait une synthèse sur les Pyrénées romaines. Il soulignait également la nécessité d'une telle démarche, et les voies à suivre pour y parvenir.

La tâche est sans doute aussi difficile pour les Alpes romaines, même si on réduit les ambitions à l'étude des Alpes occidentales. Ce puzzle réunit des éléments divers : un espace vaste, des évidences concernant la vie économique (la place de l'élevage, du passage, l'importance des ressources naturelles en général), et des sources hétérogènes. De tout cela, comment faire un ensemble homogène, valable pour l'ensemble de cet espace, et qui prenne en même temps compte de la variété des situations dans l'espace et dans le temps ? Appréhendées comme cela, les Alpes occidentales peuvent apparaître parfois trop vastes (des données variées et dispersées), parfois trop petites et insuffisamment documentées (lorsqu'on travaille à l'échelle locale ou micro-régionale). Les directions à suivre sont, pour cette raison, doubles. La première consiste en la mise en série d'une documentation dispersée mais plus abondante qu'on pouvait l'imaginer, en traversant les frontières et en s'affranchissant des traditions de recherche régionales et nationales. Malgré les difficultés inhérentes à l'ancienneté des découvertes, l'inégale qualité de la documentation et l'existence de vastes zones à peine documentées, un tel bilan est nécessaire, avec toute la modestie qui s'impose pour une telle entreprise. À l'image de ce qu'avait réalisé C. Rico dans sa thèse sur les Pyrénées romaines, une telle démarche ne peut être envisagée qu'à une échelle élargie, même s'il ne s'agit pas ici de faire une histoire « totale » recouvrant tous les aspects des Alpes occidentales romaine (Rico 1997). Ce travail privilégie plutôt une approche économique, centrée sur l'occupation des territoires alpins, et qui prend en compte la diversité des ressources, les façons dont elles

ont été exploitées et leur place dans la vie des populations alpines. Ce panorama général, qui permet de dresser un bilan à l'échelle des Alpes occidentales, n'est valable que s'il est appuyé par un renouveau de la recherche. C'est cette nécessité de renouvellement de la documentation qui a conduit aux travaux menés dans les Alpes du Sud. Le Champsaur et la haute vallée de la Durance ont constitué un laboratoire privilégié, où données archéologiques et paléoenvironnementales ont pu être confrontées. Cette fenêtre bien documentée demandait à être comprise dans un cadre plus large ; c'est ce qui a conduit à reprendre de façon approfondie certains sites bien documentés, situés dans les Alpes françaises du Nord en particulier. L'image de « l'irréalisable puzzle », avec ses pièces manquantes, est aussi celle d'un jeu de miroirs, où les zones d'ombre peuvent être éclairées, avec beaucoup de précautions, par les exemples les mieux connus.

Cette enquête, fondée sur un jeu d'échelles et sur la mise en série d'exemples bien documentés, s'est orientée dans deux directions distinctes. La première concerne l'urbanisation et de façon plus générale les modes d'occupation des Alpes occidentales durant la période romaine. La richesse de la documentation, souvent publiée de façon confidentielle, et donc l'intérêt est rarement sorti du cadre régional, permet de montrer la variété des formes d'occupation des régions alpines. Le développement de villes et d'agglomérations et l'émergence d'un réseau parfois dense d'établissements ruraux témoignent d'évolutions majeures dans l'occupation des régions alpines. Témoins privilégiés de l'intégration des populations indigènes, ces différentes formes d'occupation illustrent en même temps les évolutions profondes que connaît l'économie des régions nouvellement conquises. Cette approche sur les formes de l'habitat a consisté en un inventaire systématique des villes et agglomérations alpines, afin de déterminer leurs spécificités (Annexe 1). Elle permet de discuter de la définition de la ville alpine, de sa place et de ses fonctions dans l'organisation du territoire et de ses ressources. Dans ce cadre, plusieurs cas bien documentés ont fait l'objet de recherches plus approfondies, et peuvent servir de « sites-références », souvent représentatifs des possibilités offertes par une reprise de la documentation ancienne et par une enquête de terrain approfondie. Le second axe de cette recherche concerne les ressources elles-mêmes, au centre des activités économiques des populations alpines. C'est sans doute dans ce domaine que les indices paraissent les plus ténus. C'est encore plus vrai concernant les activités pratiquées par les communautés alpines des espaces les plus marginaux de moyenne et haute montagne. Ceux-ci demeurent a priori le domaine d'une exploitation traditionnelle et de l'élevage. Devant la rareté des données archéologiques, la collaboration avec les paléoenvironnementalistes s'est ici révélée d'une grande

valeur, comme elle l'avait été dans les Pyrénées dans la décennie qui précédait. Les données sur la végétation présentent en effet un intérêt majeur, car elles permettent d'évaluer l'importance des activités agricoles, pastorales et même sylvicoles. En outre, les apports récents de la géochimie ont montré toute la validité de l'appel à cette discipline pour évaluer l'importance d'activités minières et métallurgiques dont les traces sont parfois très discrètes. De la même façon qu'un inventaire à large échelle était nécessaire pour étudier les formes d'occupation des régions alpines, une même démarche s'imposait pour approcher de près les activités humaines. La documentation historique et archéologique, parfois négligée ou invoquée à tort, révèle des aspects importants de la vie des populations alpines, et de leur façon d'exploiter les ressources dont ils disposaient. C'est une réalité pour les activités pastorales, mais également pour l'exploitation minière, pour lesquelles le dossier, qui pouvait paraître fort réduit, s'est finalement avéré susceptible de dresser un premier aperçu des formes d'exploitation qui ont coexisté. Cette revue générale s'est révélée d'autant plus précieuse qu'elle a pu être lue à la lumière des données environnementales disponibles. Plus de cent-soixante-dix sites distincts, lacs, tourbières et autres zones humides, ont été étudiés depuis le milieu du XXe s. dans les Alpes occidentales (Annexe 2). Ils concernent tous les massifs, et peu de secteurs n'ont pas été étudiés. Bien que nombre de ces études, pour la plupart réalisées par des palynologues, ne puisse être utilisé dans ce travail (datations imprécises ou inexistantes, sédimentation de l'époque romaine manquante, résolution des analyses), les informations qu'elles contiennent sont parfois d'une grande richesse, d'ailleurs souvent insoupçonnée par leurs auteurs eux-mêmes. Leur relecture, dans une perspective archéologique, a pu se faire grâce aux collaborations menées dans le cadre des programmes sur les Alpes du Sud. Ce panorama général a été en outre complété par l'ouverture d'une fenêtre d'étude dans le Champsaur par les palynologues. Les travaux de M. Court-Picon, par la qualité des données qu'ils ont livrées, ont permis d'établir un dialogue respectueux des spécificités de chaque discipline, et de comprendre de façon fine les modalités de l'exploitation d'un secteur de moyenne montagne. À l'image des travaux récents dans les Pyrénées, les diagrammes polliniques, interprétés par les palynologues, ont valeur de document historique qui peut combler certaines lacunes de la documentation archéologique. C'est donc ce jeu d'échelle, du massif à la micro-région, et de la micro-région au site lui-même, mais également la confrontation systématique des sources qui permettent de dresser un premier état de l'occupation des Alpes à l'époque romaine et de l'exploitation des ressources des territoires alpins.

2. Un milieu contrasté, des espaces variés

L'arc alpin correspond à une succession de massifs qui s'étendent dans deux grandes directions : du sud vers le nord entre la Méditerranée et le lac Léman, et d'ouest en est depuis le Léman jusqu'aux plaines d'Europe centrale (**fig. 1**). En bordure du littoral méditerranéen l'extrémité de l'arc alpin s'incurve vers l'est et rejoint la chaîne des Apennins. Les Alpes occidentales, cadre géographique retenu ici, est la partie qui s'étend depuis la Méditerranée jusqu'au lac Léman. Cet espace globalement orienté nord-sud est délimité de façon naturelle à l'est et à l'ouest par les plaines du Pô et du Rhône. Ces deux fleuves sont les émissaires principaux dans lesquels se jettent les rivières alpines. Seules font exception les rivières de la partie méridionale des Alpes, en particulier le Var, la Roya et le Tanaro, qui se jettent directement dans la Méditerranée.

L'ensemble des massifs, depuis le col de Tende au sud jusqu'à la vallée d'Aoste, sera considéré ici, de même que le Valais qui correspond au bassin amont du Rhône et qui constitue aujourd'hui la frontière entre la Suisse, l'Italie et la France. Cet espace vaste offre un panorama qui recoupe une grande variété de milieux et de contextes historiques, et offre la possibilité de les confronter, de les comparer et de mieux saisir la spécificité de chacun. L'une des particularités topographiques de la partie occidentale des Alpes est la différence importante entre les deux versants. À l'est, les massifs sont parcourus par des vallées de direction est-ouest, drainées par des rivières qui se jettent toutes dans le Pô. Ce versant est caractérisé par la longueur peu importante des vallées, et par le contraste marqué entre les massifs et la plaine du Pô. Le débouché des vallées de la Varaita, de la Maira et de la Stura dans la plaine est ainsi à cinquante ou soixante kilomètres seulement de la ligne de crête qui sépare les deux versants. Le versant occidental au contraire est caractérisé par une plus grande diversité, et par la présence d'une bordure périphérique préalpine qu'on ne retrouve pas sur le versant oriental. La distance entre la ligne de partage des eaux (Pô/Rhône) et la plaine du Rhône atteint à son maximum 150 kilomètres à hauteur du Vercors, et une cinquantaine à hauteur du Chablais. Cette importance plus grande des massifs alpins se double d'une complexité de l'organisation interne. Contrairement au versant oriental, où la confluence des différentes rivières alpines se fait en plaine, il existe plusieurs grandes rivières secondaires qui drainent les multiples torrents et rivières. Le Rhône lui-même, affluent et émissaire du Lac Léman, est alimenté au nord par l'Arve et le Fier, nées dans le massif du Mont Blanc et dans le massif des Bornes. Plus au sud, le Rhône reçoit les eaux de deux grandes rivières alpines : l'Isère (au nord de Valence) et la Durance (près d'Avignon). Ces

deux rivières collectent une grande partie des eaux des autres rivières alpines : l'Arly, l'Arc, la Romanche et le Drac pour l'Isère, la Guisane, le Guil, l'Ubaye, le Buëch, la Bléone et le Verdon pour le Durance. Ces deux rivières et le Drac forment en outre une limite nette entre les massifs internes et les Préalpes.

Les massifs internes sont le domaine de la haute montagne, au relief accidenté et à l'altitude élevée. Les principaux sommets atteignent régulièrement 3000 m, les plus hauts d'entre eux dépassant même 4000 m (Mont Blanc, 4807 m ; Barre des Écrins, 4102 m). Tous ces massifs, parcourus et séparés par des vallées profondes, sont caractérisés par d'importants dénivellés qui atteignent et dépassent régulièrement 1000 m. Ces massifs sont bordés à l'ouest par les Préalpes, qui forment une couronne de montagnes calcaires au relief moins accidenté et d'altitude moyenne. Les sommets principaux y culminent généralement autour de 2000 m. On y trouve en particulier les massifs du Chablais, des Bornes-Aravis, des Bauges, de la Chartreuse, du Vercors, du Dévoluy, du Diois et des Baronnies. Les massifs qui bordent la Méditerranée, d'altitude moyenne moins élevée, se distinguent en revanche par un relief très accidenté, souvent abrupt et cloisonné.

Ces particularités topographiques font des Alpes occidentales un milieu très contrasté, où alternent vallées larges et vallées internes plus étroites, hauts massifs au relief très marqué et massifs au modelé plus doux et aux altitudes moins élevées. De même, la transition brutale qu'on observe sur le versant oriental entre montagne et plaine, qu'on retrouve d'ailleurs au nord du Lac Léman au contact du Plateau suisse, est plus progressive sur le versant occidental, où les massifs les plus élevés sont précédés de reliefs moins abrupts. Ces réalités du milieu sont des éléments nécessaires de réflexion lorsqu'on s'attache à examiner ces régions comme des lieux habités, exploités et parcourus. Elles conditionnent en effet en partie la variété des ressources naturelles, leur disponibilité et leur abondance, les facilités pour transporter et commercialiser les productions ; elles ont également partiellement déterminé les modalités du développement urbain et plus généralement de l'implantation humaine, même si l'attrait pour certaines ressources a très souvent contrebalancé les inconvénients du milieu montagnard. La diversité du milieu enfin, a joué un rôle dans les modalités de la conquête puis de l'intégration des régions alpines ; les Alpes occidentales ne formaient pas un ensemble homogène, et la conquête par Rome a tenu compte de ces réalités topographiques, en validant des situations préexistantes et en inventant de nouvelles. C'est ce que démontre le partage entre Italie, Narbonnaise et provinces alpines.

3. La conquête des Alpes occidentales : un processus en deux temps

L'histoire de la conquête des régions alpines et des modalités de leur intégration dans l'Empire est documentée par les sources écrites. On peut en particulier se reporter au volume où sont publiés et traduits tous les textes antiques concernant les Alpes (Tarpin, Boehm, Cogitore *et al.* 2000). Ces sources ont été discutées à de nombreuses reprises afin de restituer les différentes opérations militaires qui ont conduit à la soumission des peuples alpins, puis à l'organisation administrative de ces régions. C'est ce qu'avait réalisé en particulier G. Barrauol qui, tout en se concentrant sur la localisation des peuples préromains du sud de la Gaule, évoquait également la question de leur soumission à travers les sources écrites, notamment les documents majeurs que sont les inscriptions de Suse et de la Turbie (Barrauol 1969, 29-44). D'autres travaux permettent de comprendre les processus d'intégration des populations alpines, notamment ceux de J. Prieur et de G. Walser sur les provinces alpines qui s'étendent, à cheval sur les crêtes, depuis le Valais jusqu'à la Méditerranée (Prieur 1968 et 1976 ; Walser 1994). Les régions alpines de Transalpine puis de Narbonnaise, partagées entre Voconces et Allobroges, ont également fait l'objet d'études approfondies. On citera en particulier l'importante synthèse consacrée par C. Goudineau à l'histoire des Voconces dans son ouvrage sur la Maison au Dauphin, mais également les travaux sur les Allobroges qui ont abouti à la parution des *Inscriptions Latines de Vienne* (Goudineau 1979, 249-313 ; Tarpin 2002a ; Rémy 2004-2005). On trouvera une bibliographie complète en se reportant à la *Chronique gallo-romaine* consacrée à la Gaule Narbonnaise et aux provinces alpines, parue dans la *Revue des Études Anciennes* (Leveau, Rémy 2002). Le versant italien est finalement moins bien documenté, malgré l'importante bibliographie concernant la Cisalpine. La rareté de la documentation sur les épisodes antérieurs aux opérations augustéennes rend très difficile la restitution de l'histoire des régions qui constituent la marge occidentale de la plaine du Pô, en dehors des opérations régulièrement menées contre les Ligures (Càssola 1991 ; Gambaro 1999, 71-75). Les épisodes militaires de l'époque d'Auguste sont en revanche beaucoup plus étudiés (Laffi 1988 ; Gabba 1988b par exemple).

Ces travaux, fondés sur les sources écrites, permettent de dresser un cadre général de la conquête et surtout de l'organisation administrative des Alpes occidentales. On n'en donnera ici que les traits généraux, qui ne restituent bien entendu ni la complexité, ni les évolutions, ni les

inconnues de ce tableau des transformations que connaissent alors les régions alpines. On peut simplifier en divisant les Alpes occidentales en trois grandes entités, chacune connaissant des processus d'intégration spécifiques (**fig. 2**). Le territoire italien d'abord, c'est-à-dire les régions IX (Ligurie) et XI (Transpadane) issues de la réorganisation augustéenne de l'Italie. Ces entités très vastes, héritières de la province de Cisalpine, recouvrent un territoire à la fois en plaine (la plaine du Pô et le littoral méditerranéen) et en montagne. L'autre versant des Alpes a été intégré lors des différents épisodes de la conquête de la Transalpine. Au Haut-Empire, ce versant correspond principalement aux deux vastes cités de Vaison/Luc puis Die, et de Vienne qui recouvrent le territoire des Voconces et des Allobroges. Comme sur le versant italien, ces cités ont un territoire à la fois en plaine et en montagne. Il faut y ajouter les cités dont le territoire constitue la périphérie du massif alpin, et dont il ne sera pas question ici : Riez, Apt, Carpentras, et même Aix, Fréjus et Antibes dont l'arrière-pays se confond avec les derniers reliefs des

Alpes. En troisième lieu, encadrées par ces deux grandes entités se trouvent les provinces alpines (Alpes Maritimes, Cottiennes, Grées et Pennines), à cheval sur les crêtes et soumises en dernier. Ces trois grands ensembles résultent de processus de conquête et d'intégration qu'on peut décomposer en deux phases. Une première a affecté seulement de façon périphérique les massifs, et a concerné d'abord leur marge : la Cisalpine et la Transalpine. C'est seulement à l'époque d'Auguste que les massifs jusque là peu concernés par les opérations militaires, ou en tout cas seulement traversés par les armées, sont considérés comme un obstacle aux communications entre l'Italie, la Gaule et la Germanie. C'est là toute l'ambition des campagnes entreprises à partir de 25 av. J.-C. et durant une dizaine d'années, qui achèvent l'intégration des régions alpines dans leur ensemble, et qui ont offert la possibilité de mettre en place un réseau de voies transalpines et ont contribué aux évolutions propres au modèle romain, dont l'urbanisation est l'une des plus manifestes.